## Atelier lecture



# Les récits de voyage

Mercredi 29 juillet 2015



Association de Gérontologie du 11ème

9 Rue Gerbier – 75011 PARIS Tél : 01 43 48 02 20 http://ag11.fr/

#### Présentation

Charlotte de Berry était une femme pirate. Née en 1636 en Angleterre, elle se maria avec un marin contre la volonté de ses parents et partit en mer sur un vaisseau de la Navy avec lui déguisé en homme. Alors qu'elle était embarquée de force sur un navire en route vers la côte d'Afrique, elle fut à la tête d'une mutinerie et prit le commandement en décapitant le capitaine. Elle captura avec ses pirates des bateaux chargés d'or.



### **Charlotte De Berry**

Sara LORIMER

#### Extrait de A l'abordage! Les femmes pirates

Jeune femme, Charlotte de Berry, en quête de plaisirs délétères que sa rigide éducation anglaise lui refusait, allait traîner la nuit sur les docks. Là, entre les beuveries, la rapine et le jeu, frayant avec la racaille et déguisée en homme, elle se sentait libre.

Une nuit fatale, elle croisa la route d'un homme d'une trentaine d'années, marin dans la flotte royale, du no de Jack Jib (né Jack Melees) qui la prit d'abord pour un homme. Séduite, Charlotte l'encouragea et profita d'un moment où ils étaient seuls pour lui révéler sa féminité. Ce fut le coup de foudre et Jack épousa Charlotte peu de temps après.

Après un mois d'idylle, Jack dit reprendre la mer. Ne voulant pas être privée d'action, charlotte s'enrôla pour servir sur le même navire, prétendant être le frère de son mari, « Dick ». Les « frères » étaient inséparables et combattirent côte à côte dans six grandes batailles navales. Tout allait donc pour le mieux jusqu'à ce que le capitaine en second, le rusé lieutenant House, découvre le secret de Charlotte. Plutôt que de la dénoncer, ce qui aurait chassé Charlotte du bateau et l'aurait éloignée de lui, il décida de se débarrasser de Jack. Son grade de lieutenant lui permit de confier à Jack les tâches les plus dangereuses espérant que la nature ferait son travail. Mais le plan échoua. Non seulement Jack survécut, mais « Dick » lutta hardiment à ses côtés, le combat rapprochant encore les secrets battements de leurs cœurs. Changeant de tactique, House accusa Jack de mutinerie. La parole de House contre celle de Jack tint lieu de procès. Jack fut condamné à être flagellé par toute la flotte, une punition sévère pour un crime sévère. Il fut transporté en barque de bateau en bateau, où il reçut à chaque fois douze coups de fouets du chat-à-neuf-queues. La sanction le tua.

Dans l'esprit de House, maintenant que Jack était éliminé, Charlotte devenait sienne. Elle ne l'entendait pas ainsi. Apres l'avoir frappé de son fidèle poignard, elle sauta du bateau tandis qu'il mouillait dans un port anglais. Dans sa course et désormais habillée en femme, Charlotte alla jusqu'à Londres où elle travailla comme « artiste de scène » (les détails sont rares) dans les cafés près du fleuve.

Le cabaret n'attirait pas qu'une clientèle choisie et un admirateur, le capitaine Wilmington, du navire de commerce guinéen le *Normandy*, enleva Charlotte et l'emmena à bord de son bateau, en partance pour l'Afrique. Une fois en mer, le cruel, vieux et gros commerçant força Charlotte à l'épouser... L'équipage non plus n'aimait pas Wilmington; Charlotte le dressa contre le capitaine, son mari, qui fut tué par les mutins. L'équipage, désormais hors la loi et craignant d'être pendu pour mutinerie, n'avait plus rien à perdre. Ils rebaptisèrent leur navire le *Trader* (en dépit d'une superstition qui voulait qu'un bateau rebaptisé morte malheur) et devinrent des pirates, avec Charlotte aux commandes. Celle-ci reprit l'apparence d'un homme et adopta le nom de guerre de « Capitaine Rudolph » ;

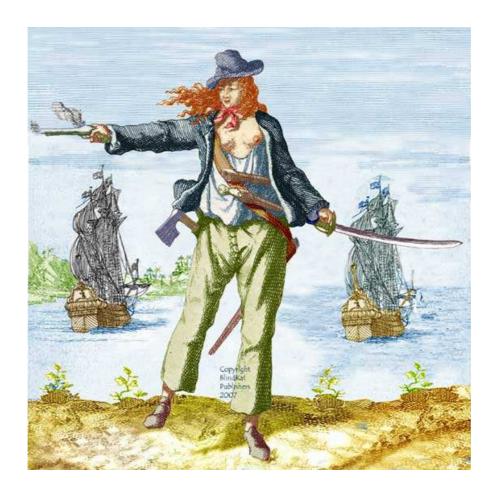
Charlotte savoura sa nouvelle carrière, sillonnant les côtes de l'Atlantique, de l'Angleterre à l'Espagne, et de la Méditerranée. Sa réputation de cruauté et de férocité – elle aurait même un jour cousu la bouche d'un de ses prisonniers – se répandit très vite.

Les dégâts causés par les tempêtes et les batailles obligèrent Charlotte à mettre le *Trader* à quai à Grenade, en Espagne, pour réparation. Pendant ce temps-là, elle reprit son identité de femme, espérant attirer les regards de José Sandano, le fils d'un riche planteur. Celui-ci tomba amoureux de Charlotte, lui donna sa fortune, l'épousa et rejoignit l'équipage. En mer, le *Trader* essuya une terrible tempête et sombra, ne laissant que huit survivants, dont Charlotte et José, qui purent se hisser sur un radeau de fortune. Après huit jours sans eau ni nourriture, les rescapés conclurent un sinistre pacte : ils tirèrent à courte paille pour savoir qui serait mangé par ses compagnons.

Le sort désigna José, qui fut tué par le second. Ironie du sort, un navire marchand croisa à l'horizon peu de temps après et les rescapés furent rapidement sauvés. Les sept se firent



passer pour des marchands dont le navire avait sombré dans la tempête. La fortune de Charlotte tourna une nouvelle fois : le navire qui avait sauvé son équipage fut lui-même attaqué par des pirates. En Capitaine Rudolph, Charlotte repoussa l'ennemi et sauva l'équipage, mais son triomphe ne signifiait rien pour elle. Au cri de « José », elle se jeta par-dessus bord et disparut.



# Seule avec les nomades du sel

#### Blanche de Richemont

Tombouctou retient les mythes et non les cœurs. Ville de sable noyée dans la poussière, elle vit dans ma nostalgie des empires déchus. En serrée dans les tenailles du temps et le vide du désert Tombouctou reste néanmoins le lieu de départ et d'arrivée des grandes caravanes de sel : l'Azalaï, qui traverse le désert pour atteindre la mine de sel de Taoudeni. D'octobre à mai, les hommes parcourent inlassablement 750 kilomètres en quête de l'or blanc. Je pars avec eux. Mais l'Azalaï n'est pas une affaire de femme. Elle est l'épreuve du feu pour ces nomades grandis dans le sable qui, en atteignant Taoudeni à pied, prouvent qu'ils sont des hommes. J'en serai un.

Je suis accompagnée de quatre hommes et cinquante chameaux. Mon guide voudrait me dissuader de partir. J'ébranle les traditions. Une seule femme, non croyante, habillée en homme, cela ne se fait pas. Devant son méprise, je lui demande de me respecter, il me répond : « Tu es qui, toi, pour que je te respecte ? Tu n'es qu'une femme !' Oui, qu'une femme... Son comportement me rend plus forte. Leur montrer ce que peut être une femme quand elle est aussi libre que les hommes.

Mais ce désert est laid. Triste, plat, sans couleurs, couvert de petites touffes d'herbe. Ma chamelle aux poils épars et ternes ressemble au paysage. Je ne tarderai pas à lui arracher des touffes de poils pour me venger de toute cette monotonie.

Je pars demain du campement. Les tentes environnantes célèbrent un mariage. Un peu de vie avant le vide. Des

## Présentation de l'auteure

Eprise de désert depuis toujours, Blanche de Richemont, à une époque où la vitesse fait loi, a suivi en janvier et février 2005, au rythme des chameaux, une caravane de sel (Azalaï) de Tombouctou jusqu'à la mine de Taoudeni où cet « or blanc » est extrait depuis la nuit des temps.



femmes voilées me font signe de m'éloigner, des enfants me jettent des pierres, mais fascinée,

je contemple leurs danses. Blottis les uns contre les autres, ils tapent des mains pour

accompagner le couple qui danse au centre du cercle. Des gestes lents, sensuels, échos

voluptueux d'un rythme dont tout le corps est possédé. Leurs mains sont un langage qui frôle

l'air sans frénésie ni brusquerie. Chaque courbe est poème. Des moments volés que

j'emporterai comme un secret.

Les sacs sont entassés, les chameaux rassemblés, les guerbas pleines d'eau, Sheikh, mon guide

est prêt. 750 kilomètres de terre plate, hostile, sans beauté nous attendent. Derrière l'horizon,

l'horizon. Pas un sommet. Le trouver en moi.

La nuit est froide et le feu est notre foyer. Mais Sheikh me demande de manger mon plat de riz

loin d'eux pour en pas lui faire l'insulte de dîner à leurs côtés. Je refuse. Ils me puniront en me

donnant des fonds de verre de thé et en diminuant mes portions de riz. Je trouble leurs repères.

J'en paie le prix.

Il y a encore des pâturages. Nous marchons donc seulement six à huit heures par jour. S'ils

peuvent s'abstenir de boire pendant plusieurs semaines, les chameaux doivent se nourrir tous

les jours. Ils imposent le rythme de la marche. Dans le désert, l'homme est le vassal de sa

monture.

Lamine court sans cesse derrière les bêtes. Il les laisse se déplacer en troupeau pour qu'elles

profitent des derniers instants de liberté avant d'avancer attachées. L'Azalaï est aussi

éprouvante pour les hommes que pour les animaux. À Taoudeni en effet, le soleil se lève sur

les cadavres de chameaux trop épuisés pour porter le sel jusqu'à Tombouctou. Des squelettes

jalonnent cette route séculaire qui semble mener à l'enfer.

De l'aube au crépuscule, l'Azalaï se prépare. Entre les heures de marche, les chameaux errent

dans les pâturages ou passent la matinée au puits et boivent avidement afin de consolider leurs

bosses. Les hommes tissent avec des herbes sèches des cordes à bouche qui relient les

chameaux les uns aux autre, et des entravent pour leurs pieds. Ils consolident les selles qui

porteront le sel et en confectionnent de nouvelles. Ils pilent le mil pour le dôkhn, notre déjeuner

quotidien : du mil mélangé à de la farine avec un peu de piment que l'on dissout ensuite dans

l'eau forme alors un sorte de crème écœurante. Nous al buvons en marchant. Lorsque la

Association de Gérontologie du 11ème
9 Rue Gerbier - 75011 PARIS Tél : 01 43 48 02 20
http://ag11.fr/

\_

caravane se met en marche, elle ne s'arrête plus. Pas un instant qui ne soit au service de la route.

Taoudeni semble chaque jour un peu plus loin. Impossible de savoir le nombre de kilomètres parcourus et ceux qui nous attendent encore. J'apprends peu à peu à habiter le vide. Dans ce grand silence et ce paysage immobile, je n'ai recours qu'à mes pensées. Elles sont idiotes. Je me demande pendant des heures quand j'ouvrirai la boîte de thon qu'il me reste...

Je ne me laverai ni me changerai pendant un mois. Mais je refuse de m'abandonner totalement à ce désert, de lâcher mes repères. Je me force donc à marquer les jours sur mon carnet, à me coiffer, me laver le visage et à ôter mon boubou le soir quand je glisse dans mon sac de couchage, malgré la tempête. Face à la simplicité de la vie de ces hommes, ces rituels paraissent dérisoires. Ils me semblent néanmoins essentiels pour garantir ma dignité.

Nous arrivons à Araouane, située à 250 kilomètres de Tombouctou. Cette oasis est un village à la dérive. Minuscule et perdu, il semble être pris dans des tentacules de sable. Quelques puits, les hommes mangent de la viande de chameau, les enfants vont à l'école, une radio les connecte avec le monde mais il semble inconcevable que des hommes aient choisi de vivre dans un tel dénuement. Échoué au milieu des dunes, ce village nargue la mort. Il donne la vie là où elle paraît improbable.

Malgré la tempête qui sévit, nous dormirons dans le désert. Comme ces vagabonds qui n'ont pas droit à la protection des maisons. Le confort retient. Or les nuits à la belle étoile nous mènent sur la route. Elles en sont le prolongement.

Désormais, l'herbe se fait rare, l'eau aussi. J'aspire à ne plus voir une touffe d'herbe, espérant secrètement que l'absence totale de vie en dévoilera une autre, plus intense. A l'approche du grand désert, nous passons une journée entière à faucher l'herbe et à la rouler en bottes dans des cordes. Les chameaux porteront leur nourriture et seront dorénavant attachés.

Cela fait dix heures que nous marchons. Le vent est glacé et la nuit est tombée depuis longtemps. Je m'apprête à monter sur ma chamelle sans la faire baraquer. Mais en tendant mon bras vers ma monture, je me luxe l'épaule. Impossible d'arrêter la caravane qui ne suspend jamais sa course. Je tente de remettre mon épaule en place en marchant, mais en vain. Je fais donc baraquer ma chamelle. Je dois la rétablir malgré les secousses de la marche. J'invoque les



étoiles pour qu'elles me viennent en aide. Le désert rend croyant. Malgré la douleur et le froid

qui me paralysent, j'y parviens. Je découvre la victoire sur moi-même. Le désert nous apprend

à mépriser la souffrance. Il faut avancer. Le reste n'a aucune importance.

Chaque étape dure désormais quatorze heures. De jour comme de nuit, les hommes

s'enfoncent dans le vide sur des chemins invisibles. J'ignore comment ils s'orientent. La route

semble inscrite en eux. Certaines nuits chargées de nuages, ils ne peuvent s'aider de Belhadi,

cette étoile qui depuis des siècles indique Taoudeni.

Chacun à un rôle bien défini. Tandis que Lamine distribue de l'herbe aux chameaux, Sheikh et

moi ramassons les crottes des bêtes pour faire du feu. Le Chibani range les sacs, son acolyte

prépare le thé. Et très vite, comme par magie, nous donnons vie à ce petit coin de désert.

Chaque soir, nous habitons la demeure que nous nous inventons. Le feu crépite, les chameaux

broutent, nous buvons un peu de thé, la nuit est froide, demain nous serons en route, tout est

bien. Simple et essentiel.

Ce matin, le jour s'est levé sur du sable rose, presque rouge. Pour la première fois le soleil a

échappé à la poussière du ciel et dispense des couleurs. Quelques dunes et des petites

montagnes brisent l'horizon. Sensation délicieuse d'atteindre le cœur de cette terre après m'y

être donnée. La nature nous met à l'épreuve pour s'offrir à celui qui aura persévéré.

Ce soir nous arrivons à Taoudeni. Aux portes de l'enfer, la beauté surgit. Peut-être est-ce le

signe que toute beauté est souffrance.

Taoudeni. Bonheur du but atteint après l'attente et l'épuisement, la solitude et la faim. Les

grandes joies se conquièrent. Mais cette joie est presque tragique. Comment être

profondément heureux d'arriver dans un tel lieu de misère ? La mine de Taoudeni réunissait

les bagnards et les esclaves. Pas besoin de chaînes ici. Le désert enferme.

Sur la grande plaine juchée de bivouacs, unique femme exposée aux regards, mon intimité sera

la nuit. Les hommes ne comprennent pas ce qu'une femme seule arrivées à pied est venue faire

là. Je peine moi aussi à l'expliquer. Ils me regardent avec bienveillance, heureux qu'une jeune

fille soit prête à traverser le désert pour les rencontrer et de voir une étrangère pour la

première fois depuis des mois. Un évènement dans la monotonie de leur vie de mineur.

Association de Gérontologie du 11ème
9 Rue Gerbier – 75011 PARIS Tél : 01 43 48 02 20
http://ag11.fr/

7

Ecrasé par l'immensité du désert, cet ancien bagne est fait de trous tantôt abandonné, tantôt livrés aux chocs des pioches. De minuscules cahutes construites en blocs de sel abritent les hommes. A ciel ouvert, sous le cagnard, 400 mineurs creusent des trous de plusieurs mètres de large. Entre 3000 et 5000 tonnes de sel sont extraites de la terre chaque année. A environ cinq mètres de profondeur, ils détachent une couche de sel blanc, *el beidat*, épaisse de 25 à 30 cm, qu'ils découpent en blocs de 1,20 mètre sur 40 centimètre, puis ils les fendent en deux pour obtenir des barres d'environ 35 kilos chacune. Ces mesures, immuables, ont été calculées selon les dimensions du flanc du chameau. Charger le sel se révèle une entreprise à la fois périlleuse et éprouvante. Les plaques sont lourdes et le moindre faux mouvement risque de les briser, leur faisant perdre ainsi de leur valeur.

Cette mine est figée dans le temps. Les mêmes matériaux depuis des siècles, les mêmes aliments, le même épuisement, la brûlure de la terre et le vent de sable que rien ne retient. En dehors de la présence des camions, impossible de croire que nous sommes au XXI<sup>e</sup> siècle.

Dans cette mine d'enfer, les hommes rient et chantent le soir au coin du feu. Ils n'ont que leur désir de vivre pour tenir. La moindre faiblesse les condamne à quitter la mine. Etre fort ou partir.

Les caravanes sont toutes rassemblées sur une immense plaine de sable et de poussière rouge couverte de crottes de chameaux. Des milliers de bêtes et des centaines d'hommes se retrouvent là, sur cette plaine où commence la partie la plus délicate du voyage : aller de mine en mine, trouver les bonnes plaques les négocier, les charger pour les ramener au bivouac. Et au bout de trois jours, repartir.

C'est à Taoudeni que l'épuisement commence vraiment. L'air chargé de sel et de poussière est irrespirable, l'eau salée est imbuvable et les nuits sont brisées par les cris des chameliers qui encouragent leurs bêtes à repartir. Ils ne reprennent jamais la route le jour pour que les chameaux ne se croisent pas. S'ils s'effraient entre eux et font tomber leur chargement, les hommes perdent le peu d'argent qu'ils gagneront après ce mois et demi de désert. Quatre plaques de sel ont une valeur d'environ 7 500 FCA (11 euros). A Tombouctou, selon la qualité du sel et l'envergure du commerce, une plaque est revendue aux alentours de 50 000 FCA (7 euros), à Mopti 10 000 FCA (15 euros).



Les mineurs troquent des plaques de sel gemme contre du riz et du mil. Une plaque de sel

équivaut à six kilos de mil ou à trois kilos de riz. L'unité de mesure pour les caravaniers et le

charge du chameau : quatre plaques. Elles sont chacune de qualité différente. Le sel gemme de

meilleure qualité étant le plus blanc et le moins friable.

Je croise des Berrabich et des Haratin, d'anciens esclaves qui, de père en fils, apprennent les

mystères de la mine. L'extraction du sel est libre, il suffit d'avoir la main d'œuvre nécessaire

pour ouvrir une mine. Certains travaillent en tribu, d'autres pour un « locataire » qui les paie et

les nourrit en échange de cinq jours de travail par semaine. Les deux autres jours, le mineur

travaillent pour lui-même. « Mauvais travail », disent-ils en montrant leurs mains écorchées et

déshydratées. Mais ils gagnent un bon salaire pour le pays. Pas une femme juste des hommes

exilés, isolés pendant six mois. Pas d'infirmerie ni de radio. Juste les caravanes et les camions.

Des siècles se font face.

Notre caravane partira dans la nuit. Sans moi. L'épaule malade, je rentre à Tombouctou sur un

camion de marchandises transportant du sel. Depuis la fermeture du bagne en 1991, des

camions partent de Tombouctou chargés de chèvres, de riz et de mil pour revenir de Taoudeni

avec 300 plaques de sel en une semaine...

Le jour du départ, un mineur se coupe le doigt. Dans l'ombre de sa cahute, je tente de le soigner.

Le bout de son doigt menace de tomber à chacun de mes gestes. Nous ferons ensemble le

voyage à l'arrière du camion, assis sur les plaques de sel pendant quatre jours. Des mineurs

nous rejoignent, ainsi que deux jeunes frère venus à la mine auprès de leur père pour découvrir

la vie qui les attend. Le camion roule lentement sur le sable, mais il va déjà trop vite. Le

vrombissement du moteur brouille cette grande paix, casse le silence et brise les rêves d'avenir

des nomades du sel.

La nuit, le camion s'arrête, on fait du feu. Un grand vide dans ce silence sans animaux à

décharger ou à nourrir. Je découvre à quel point leur présence était réconfortante. Elle donnait

une âme à la nuit. Je me sens perdue sans ces rituels ancestraux qui apaisent la rudesse du

désert. La modernité nous rend seuls.

Avec les camions et les années qui passent sur ces routes séculaires, peut-être les Azalaï vont-

elles s'éclipser tout doucement. Elles seront absorbées par le vide d'une époque où la vitesse

Association de Gérontologie du 11ème
9 Rue Gerbier – 75011 PARIS Tél : 01 43 48 02 20
http://ag11.fr/

a

fait loi. Alors, le sel gemme n'aura plus le goût du silence des longues marches à travers les sables.





## Présentation de l'auteur

Six jours après avoir pris sa retraite, en avril 1998, déprimé et inconsolable de la mort de sa femme, ses enfants devenus adultes, Bernard Ollivier part à pied de Paris jusqu'à Compostelle afin de décider de ce qu'il va faire de sa vie. Arrivée au but, après 2300 kilomètres parcourus, il revient avec deux projets: s'occuper des jeunes en grande difficulté en les reconstruisant par la marche, comme il vient de le faire pour lui-même, et continuer à avancer sur une route d'Histoire. Il entame en avril 1999 le voyage à pied sur la route de la Soie (12000 kilomètres) et donne naissance en 2000 à l'association Seuil, dédiée à l'aide aux jeunes délinguants, qui leur propose le voyage comme une alternative à la prison.



# Les révélations du chemin de Compostelle

Bernard OLLIVIER Extrait de *La vie commence à 60 ans* 

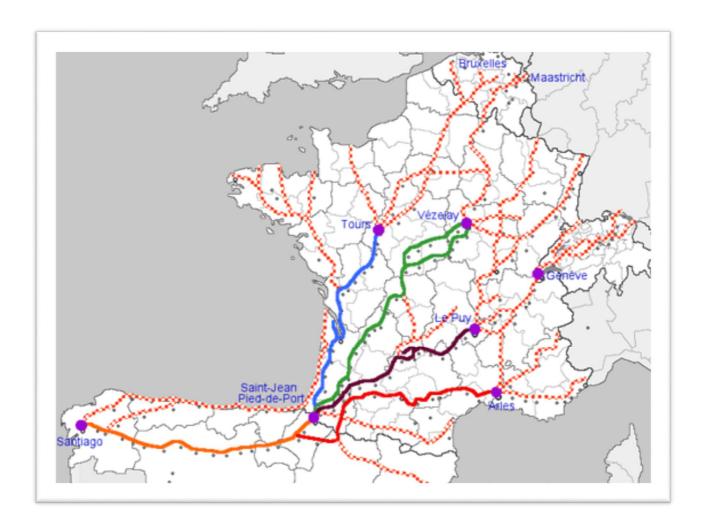
Avant de descendre sac à l'épaule les escaliers de la cathédrale du Puy-en-Velay puis la route en pente abrupte qui mène à la lointaine Compostelle, j'avais acheté la « créanciale ». Ce petit carton en accordéon est le passeport du pèlerin, le témoin de son voyage. C'est la cousine de la « lettre de créance » que les curés donnaient autrefois à leurs paroissiens qui partaient pour Santiago. Ces lettres permettaient de ne pas confondre les vrais pèlerins qui allaient en Espagne pour sauver leur âme avec les Coquillards, ces faux pèlerins, ces pique-assiette du Camino qui avaient découvert que sur ce chemin on distribuait le gîte et le couvert gratuitement. Chaque gîte, à l'aide d'un solide coup de tampon sur la créanciale du pèlerin d'aujourd'hui, atteste de la réalité de sa progression. Ce laissez-passer est la preuve, pour les autorités de la capitale de la Galice, que les marcheurs méritent la Compostela. C'est une sorte de diplôme d'opérette que chacun arborera avec fierté. Sa valeur est sujette à caution puisque quiconque ayant accompli au moins 100 kilomètres – un parcours dérisoire pour les « vrais » marcheurs – à pied ou même à vélo peut l'obtenir. En outre, la Compostela a perdu de son intérêt religieux puisqu'elle ne fait plus gagner d'années de purgatoire. Néanmoins, l'académie qui la délivre demande si vous avez fait le chemin par conviction religieuse ou « pour des raisons spirituelles ». Il faut croire que celle qui est délivrée au croyant, rédigée en latin, reste une vague promesse de bon accueil au paradis. Je n'ai nul besoin de cette preuve, mais va pour le folklore. Je me sentais fort peu pèlerin mais plus volontiers pérégrin.

Ayant depuis fort longtemps réglé ce problème personnel, je me préoccupai peu des croyances et des croyants. Une seule question m'obsédait depuis le départ : que faire de ma retraite ? Pour y réfléchir, je venais de réviser mon capital de souvenirs dont je m'étais... religieusement projeté le film mental pendant quatre semaines entre Paris et Le Puy-en-Velay. Quelques repères devaient m'éviter de me perdre dans mes pensées. Et d'abord ce principe auquel je tiens : tout être humain doit avoir une implication sociale. Dans la fourmilière humaine, nul ne peut, s'il jouit de toutes ses facultés, s'exonérer d'une part, fût-elle infime, d'apport aux autres. Prouver et se prouver qu'il paie, même à l'économie, son passage sur cette magnifique terre qui est la nôtre, et marquer sa trace en ajoutant une pierre ou un grain de sable au mur d l'humanité.

Une fois passé Le Puy, le chemin changeait de nature. Depuis mon départ de Paris, j'avais marché en solitaire sur un GR peu fréquenté. Soigneusement balisé, cet itinéraire pus facile à suivre monopolisait moins l'attention, me laissant davantage à mes réflexions. Après Le Puy, dès le premier gîte, j'ai retrouvé une dizaine de marcheurs autour de la table commune : un Canadien, un Brésilien, deux Belges, une Allemande et une demi-douzaine de Français, tous âges et sexes confondus. J'ai tout de suite été agréablement surpris par la qualité de ces compagnons du godillot. Ici, point de pédants, d'arrogants ou de super sportifs soucieux de « battre leur record ». Je découvrais des êtres en recherche de quelque chose ou d'eux-mêmes. Sur ce chemin, chacun est attentif à l'autre. Les difficultés de la marche et du temps rendent humble. Le dépouillement égalise. Nulle ostentation dans la tenue. Impossible de détecter à première vue le riche ou le pauvre, le croyant ou l'impie, car les uns et les autres arborent pratiquement les mêmes vêtements et la symbolique coquille Saint-Jacques. La mienne était minuscule, accrochée à mon chapeau, mais j'y tenais. Ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas foulent le même sol, dorment dans des lits semblables en vont obstinément vers Saint-Jacques en comprenant tôt ou tard que l'essentiel n'est pas le but mais le chemin. La majorité était partie dans le même état d'esprit que moi : pour se débarrasser des scories d'une vie qui ne les satisfaisait pas totalement, prendre de la distance, élaborer une réflexion importante à leurs yeux. Jeunes s'interrogeant sur la vie qui vient, vieux se questionnant sur la vie qui va, leurs pas les portaient, mais l'esprit dominait.

Chaque soir en arrivant au gîte, fourbus dans l'étape, ils posaient le sac et se précipitaient sou la douche. Dans l'attente de l'heure du dîner, chacun se coulait ensuite dans un endroit discret

et sortait un petit carnet pour y noter ses pensées et les événements du chemin. Loin du bruit, coupés pour un temps des médias et des choses du monde, les pèlerins de Compostelle deviennent écrivains et penseurs par la magie de la marche. La longue solitude de la première partie du trajet m'avait beaucoup appris sur moi-même. Il me restait maintenant à en faire la synthèse, à en tirer des conclusions.



### Le temps de choisir

Bernard MOITESSIER,

Extrait de La longue route

#### Présentation de l'auteur

Bernard Georges Moitessier, né le 10 avril 1925 à Hanoï (Tonkin, Indochine française) et mort le 16 juin 1994 à Vanves (Hauts-de-Seine) est un navigateur et écrivain français, auteur de plusieurs livres relatant ses voyages.

En 1968, il participe à la première course autour du monde, en solitaire et sans escale, le Golden Globe Challenge2. Alors qu'il est annoncé en vainqueur, il renonce à couper la ligne d'arrivée, abandonne la course, et continue, toujours sans escale, en direction de l'océan Indien. Après dix mois de navigation, son périple s'arrête en Polynésie. Il s'installera ensuite sur l'atoll d'Ahe, avec sa compagne Ileana et leur fils Stephan né en 1971.

Au cours de sa vie, ce « vagabond des mers du Sud » — comme il se surnomme luimême dans le titre de son premier livre — a parcouru aussi bien l'Atlantique que le Pacifique. Il a fait escale aux Antilles, en Polynésie et en Nouvelle-Zélande, passé trois fois le cap de Bonne-Espérance et deux fois le cap Horn. Il a vécu une douzaine d'années entre Tahiti et les Tuamotu et a milité contre la nucléarisation du Pacifique sud, pour la désescalade nucléaire pendant la guerre froide et pour la plantation d'arbres fruitiers dans les villages français. Mort d'un cancer en 1994, il repose au cimetière du Bono situé dans le golfe du Morbihan, en Bretagne.

#### 25 février.

Bonne-Espérance est à deux semaines, si ça continue au rythme de ces jours derniers, trois semaines au maximum. Coup de vent modéré de nord-ouest et très forte pluie dans les grains avec des volées d'embruns. Je réussis quand même à ramasser cinquante litres d'eau, moitié de jour, moitié de nuit, soit encore vingt jours d'autonomie supplémentaires. Mais le moral n'y est plus. Je ne sais pas comment leur expliquer mon besoin de continuer vers le Pacifique. Ils ne comprendront pas. Je sais que j'ai raison, je le sens profondément. Je sais exactement où je vais, même si je ne le sais pas. Comment pourraient-ils piger ça? Pourtant, c'est tout simple. Mais ça ne s'explique pas avec des mots, ce serait totalement inutile d'essayer. Le crachin s'est arrêté. Le soleil se lève, très pur devant l'étrave. C'est mauvais signe, sous les hautes latitudes.

Je suis vraiment fatigué, pas dormi de la nuit. Il y a quelque chose de mal emmanché dans le ciel. Le ciel est bleu partout maintenant, le vent frais, du sud-ouest, et le baromètre bien sage.

Le signe de l'aube était faux. Je devrais être heureux que le beau temps soit revenu si vite. Mais je ne sais plus où j'en suis. Françoise et mes enfants sauront-ils sentir que les règles du jeu ont changé peu à peu, que les anciennes ont disparu dans le sillage pour laisser la place à de nouvelles, d'un autre ordre? Et ça, je ne peux absolument pas l'exprimer. Il faudrait des heures et des heures au coin du feu...



#### 26 février.

Parcouru 172 milles. Ciel couvert et mer grise. Néant.

#### 27 février.

Parcouru 94 milles. Ciel bleu et mer bleue. Néant

#### 28 février.

J'abandonne... mon instinct me dit que c'est la sagesse. Depuis une semaine, j'avais le moral en dents de scie. Je me sentais fatigué physiquement. Mon appétit avait diminué, la fatigue accumulée sous les hautes latitudes et

au passage du Horn ne s'était pas vraiment éliminée. Pendant le petit coup de vent modéré, il y a trois jours, j'avais passé la journée sur le pont pour récupérer le plus possible d'eau de pluie. Cela m'avait épuisé. Ce n'était qu'un coup de vent très modéré, pas plus de force 8, de l'arrière.

Pourtant j'avais les jambes comme du coton, et je me souviens m'être posé cette question : « Pourras-tu tenir encore quatre mois jusqu'à Tahiti, dont trois sous les hautes latitudes, avec encore deux grands caps à passer, et des coups de vent qui ne seront plus des coups de vent d'été? Souviens-toi de Tahiti-Alicante, de ce coup de vent formidable qui avait duré six jours... Souviens-toi, dans Le Vieil Homme et la mer, il se posait une question assez semblable. Et sa réponse était: « Parce que je suis allé trop loin. » Je sens que mes forces faiblissent, j'ai besoin du soleil de l'Alizé si je ne veux pas tomber malade. J'ai besoin de sentir couler sur mon corps des seaux d'eau tiède, celle de l'Alizé. J'ai besoin de m'étendre sur le pont pour que le soleil entre en moi et me donne sa force. Il faut que le soleil soit chaud, très chaud, qu'il puisse pénétrer jusqu'à mes os. J'en ai besoin. J'ai besoin d'autre chose aussi : rassurer les miens, car

ils resteraient encore sans un signe pendant des mois si je continuais vers le Pacifique. Je ne pourrais vraiment pas prendre le risque d'augmenter ma fatigue en approchant de terre pour remettre du courrier au passage de Bonne-Espérance, ni en Tasmanie. Et de toute manière, qu'est-ce que je leur dirais ?... Et puis, je voudrais revoir ma mère. Je ne sais pas quand je pourrai l'embrasser si j'atterris dans le Pacifique. Le Pacifique est si loin de la France, il est si vaste... le temps y prend une autre dimension. Je pense aussi à Joshua. Son guindeau est à Plymouth chez Jim et Elizabeth, avec une quantité d'autres choses indispensables pour un bateau qui se repose... cordages de mouillage, peinture, youyou, voiles de rechange que j'avais en trop pour ce voyage mais dont Joshua aura besoin plus tard, ancres, chaînes, anodes en zinc, et même le petit moteur de quarante-cinq kilos, bien commode pour changer de mouillage par calme plat. Je pensais abandonner carrément tout ce matériel, demander à Jim de le vendre ou de le donner, et me rééquiper lentement à Tahiti. Plus facile à dire qu'à faire...

Et je ne sais même pas si je voudrai aller à Tahiti, une fois le Pacifique atteint. Je continuerai peut-être jusqu'aux Galápagos, pour les phoques et les manchots, porté par l'instinct. Alors, je n'aurais même pas un pot de peinture pour les soins indispensables à donner à mon bateau, même pas un mouillage sérieux puisque j'ai jeté la glène de nylon 20 mm avant le premier passage de Bonne-Espérance. Pas de youyou pour aller à terre, ni de quoi en construire un avec les moyens du bord. Et aucune possibilité de me réapprovisionner, là-bas, au bout du monde. Fatigue excessive pour moi, inquiétude, angoisse et chagrin pour ma famille et mes amis, besoin de revoir ma mère, soins à Joshua... il faut mettre le cap au Nord vers l'Europe. Là, je pourrai tout fignoler pour un autre départ sur les Galápagos et les îles du Pacifique, avec Joshua remis à neuf, bien équipé en ancres, cordages, vivres et matériel. Je pense aussi à mes films. Quatrevingt-douze bobines de trente mètres utilisées. Presque tout le stock. J'espère qu'elles se sont bien conservées...

Mais si j'attendais trop, peut-être seraient-elles perdues à jamais. Et il y a tant de choses dans ces images. Tant de choses vraies que j'aimerais faire partager aux autres. Cap au Nord! Ce n'est pas de l'abandon, c'est la simple sagesse, au lieu d'avaler le morceau en une seule fois, en risquant de m'étouffer et d'étouffer les miens, eh bien, je l'avalerai en deux fois. Le vent passe à l'est-nord-est, force 3. Encore un signe du ciel, ce vent contraire pour Bonne-Espérance... et favorable pour la route d'Europe. Je suis partant pour me faire signaler au Lloyd's par l'île Tristan da Cunha, toute proche, à peine quatre-vingt-dix milles dans le nord-ouest. J'y serai

demain! Non... je n'en ai pas la carte à grande échelle. Ce serait trop bête de prendre un risque avec les récifs qui débordent cette terre. Sainte-Hélène est à treize cents milles. Rien qu'à regarder la carte, je peux sentir toute la douceur de l'Alizé dans la cabine. Ça me caresse, c'est bon, c'est doux. Je regarde un peu plus vers le Nord. Ascension, dix-sept cents milles, presque sur la route directe. Alors, mieux vaut Ascension. Si je me débrouille bien avec le ciel pour crocher l'Alizé sans tarder, je devrais toucher Ascension dans deux semaines au maximum, 'en dormant vingt heures par jour si ça me fait plaisir. Deux semaines! Quel soulagement pour tous les miens! Et pour moi donc! Je me sens bien, maintenant qu'une décision raisonnable pour tous a été prise. Je rêve du soleil de l'Alizé, de sa mer tiède où je nagerai à la première journée de calme. Nager... nager... je nagerais des jours et des jours sans m'arrêter. Peut-être Sainte-Hélène au lieu d'Ascension. J'ai le temps de voir, d'ici là. Peut-être même très longtemps à Sainte-Hélène. Cette île est tellement belle. Mais peut-être que je choisirai. Ascension, à cause de son immense plage toute blanche et dorée ensemble, pleine de tortues et de soleil. On verra, on a le temps, on n'est pas pressé de choisir. Avoir le temps... pouvoir choisir... ne pas savoir où l'on va, et y aller quand même, bien tranquille, sans soucis, sans plus se poser de questions.





# Delta du Mékong : un pèlerinage à Sadec

Elizabeth

(https://lechantdesvilles.wordpress.com/)
Publié le 22 décembre 2012

#### Elizabeth voyage sur les traces de Marguerite Duras

Marguerite Duras, née en 1914 à Saigon, a quitté l'Indochine une première fois en 1931, une deuxième fois en 1933, pour ne plus y retourner. L'enfance, l'adolescence indochinoises sont la matrice d'une œuvre habitée par des lieux, des thèmes et des figures – la terre natale, la colonie, la mère, le petit frère aimé, l'amant. L'acte d'écrire est, pour Marguerite Duras, indissociable de la vie : ce n'est pas l'œuvre qui est le reflet de l'expérience vécue, mais c'est la vie même qui est modelée par l'écriture. Une écriture qu'elle travaille jusqu'à inventer une langue nouvelle, transposant dans l'écrit le rythme de la parole. L'écriture, un lieu où vivre, pour une femme qui n'est jamais revenue sur les lieux de son enfance.

En 1931 elle a 16 ans, quitte Saigon à bord du paquebot Porthos. Sur le quai des messageries maritimes, sa mère et son frère et, plus loin, assis à l'arrière de sa limousine noire, son amant, qui regarde le paquebot s'éloigner. L'enfant au rouge à lèvres rouge, au chapeau de feutre, à la robe de soie et aux talons hauts lamés or, quitte l'Indochine pour rejoindre Paris, où elle deviendra l'un des plus grands écrivains du siècle.

1984. Marguerite Duras, 70 ans, écrit sa rencontre, alors qu'elle était âgée de 15 ans à peine, avec un riche Chinois, sur un bac traversant le Mékong, entre Vinh Long et Sadec. L'Amant, c'est le récit d'une relation scandaleuse entre une très jeune fille, française, dans l'Empire colonial des années 20, avec un asiatique, âgé de 12 ans de plus qu'elle. L'Amant, c'est aussi la chronique d'une Indochine au sein de laquelle la mère de Duras, Marie Donnadieu, institutrice dans une école pour indigènes — au dernier rang de la hiérarchie sociale des colonies — a vécu en marge de la bourgeoisie indochinoise. L'Amant, c'est encore le récit de la relation de Marguerite Duras à cette femme, sa mère — une relation faite de violence et d'amour.

Quand Marguerite Duras publie L'Amant, elle a déjà écrit l'essentiel de son œuvre – et a, depuis longtemps, un cercle de lecteurs fidèles, mais elle est inconnue du grand public. Le livre est édité à 25000 exemplaires, il fait événement : le 5 septembre, deux jours après sa mise en vente, les éditions de Minuit doivent procéder à une réimpression ! 100 000 exemplaires sont vendus en quatre semaines. En quelques mois, le livre est traduit en 25 langues. En novembre, les jurés Goncourt le couronnent. Il sera vendu à 3 millions d'exemplaires.

Nous sommes arrivées à Saigon le 16 décembre, je ferais un article sur Saigon, la gentillesse de Stéphane et Anupa ainsi que le musée des souvenirs de la Guerre une fois que je serais à Bangkok. Pour le moment, ça sera le Delta du Mékong!



Nous n'y avons passé que deux jours : ce qui est excessivement court par rapport à la taille du delta et ce qu'il y a à y voir. Nous avons opté par une première visite de Sadec, ensuite une nuit chez l'habitant près de Vinh Long et un tour au marché flottant de Cai Be. Lorsque nous descendons du bus qui nous dépose à la gare routière de Vinh Long, il est 9h30 et nous faisons, comme à chaque fois, accueillir par des rabatteurs qui nous proposent des taxi et des motobike, nous leur disons que nous cherchons un homestay et l'un va nous chercher une demoiselle qui s'occupe de la maison d'hôtes que nous avions vu dans le Routard et dans le Lonely : parfait. Nous lui expliquons que nous voulons aller à Sadec.

Sadec était pour moi une étape importante dans ce voyage. Adoratrice de l'Amant de Marguerite Duras, je me devais d'aller sur ses traces autant que possible. Nous faisons le trajet jusqu'à Sadec en motobike, avec deux chauffeurs qui ne parlent pas un mot d'anglais et qui nous déposent devant une Pagode, alors que nous cherchions l'école primaire de Marguerite. Cette pagode était une ancienne maison coloniale construite par l'Amant. Les murs sont jaunes, les petits volets en bois sont bleus, à l'intérieur il n'y a pas un bruit, et les moines se déplacent pieds nus, sans un bruit. C'est une atmosphère particulière, l'encens brûle, les lumières sont éteintes, le soleil filtre à travers les fenêtres. J'essaye de me déplacer sans bruit, pour ne pas rompre le silence du lieu, la sérénité. Le moine me montre l'autel dédié à l'Amant de Marguerite Duras, c'est très émouvant de voir sa photo, il a un peu plus d'une soixantaine d'années lorsque la photo est prise et il pose dessus avec sa femme. J'ai un peu les larmes aux yeux. Je ne sais pas si c'est l'atmosphère du lieu, l'histoire de Marguerite Duras que je trouve superbe, cet homme sur la photo ou le fait que je sois au bout du monde. J'ai les larmes aux yeux devant cette photo, devant cet homme que je connais à travers les écrits de Marguerite Duras, j'ai presque déjà vu Sadec grâce à ses écrits sur la ville, j'ai l'impression d'être face à quelqu'un que je connais. Ce Chinois de Cholen, je connaissais presque son visage, il est presque comme un repère pour moi, le premier depuis que j'ai quitté Paris. Je ressors de la pagode avec un sentiment étrange, une sérénité mêlée à une certaine mélancolie, une nostalgie de quelque chose que je n'ai pas vécu.

Nous nous dirigeons ensuite vers l'école primaire de Marguerite Dumas. Il y a plein d'enfants qui jouent, qui crient, qui sautent, qui parlent, qui nous disent « hello! », qui nous soutient, qui posent pour les photos. J'adore visiter les écoles dans les pays asiatiques : les enfants sont adorables dans leurs petits uniformes, mélange de timidité et de curiosité. Ils viennent nous

poser les seules questions qu'ils connaissent en anglais et partent en riant sans jamais écouter les réponses. La directrice n'est pas la aujourd'hui, donc nous ne pourrons malheureusement pas voir le cahier qui retrace l'histoire de l'école.

En traversant, il y a une autre école, qui ressemble plutôt à un pensionnat. Nous allons y faire un tour et sommes toujours aussi bien accueillies pas ces charmantes têtes bien brunes. Les petites filles sont adorables et nous sourient de toutes leurs dents de lait parfois manquantes. Les garçons sont un peu plus turbulents. Ils posent tous avec de grands sourires intimidés et ont toujours la même réaction en regardant le résultat sur mon appareil photo : yeux grands ouverts, main devant la bouche et rires étouffés. C'est adorable et je me retiens d'en kidnapper deux ou trois.

Après les deux écoles, je montre mon livre à mon chauffeur de motobike qui reconnaît le nom de Marguerite Duras qui nous amène jusqu'à la Maison Bleue de l'Amant. La maison n'est plus bleue, elle est blanche, il faut payer pour la visiter et une charmante petite vietnamienne nous raconte rapidement l'histoire de cette maison. Marguerite Duras n'est jamais venue dans cette maison, le Chinois de Cholen avait loué une garçonnière. Sur le mur derrière elle, des photos de Marguerite Duras jeune et d'autres avec Jean Jacques Annaud sont encadrées à côté d'images tirées du film. Elle raconte rapidement l'histoire et j'ai de nouveau les larmes aux yeux d'être dans cette maison. C'est particulier, je suis à l'endroit ou à vécu quelqu'un dont je connais une partie de la vie. La vie intime. Elle nous explique que la maison est devenue un commissariat avant d'être un musée, le carrelage est d'époque ainsi que certains meubles. On peut même y dormir : il y a quatre chambres, elles sont plutôt quelconques mais le charme de la maison me donnerait presque envie de dormir là. Elle nous montre l'endroit où le père du Chinois fumait de l'Opium en attendant que les journées passent, elle nous raconte la tristesse de Marguerite Duras de n'avoir jamais revu cet homme. Sur un mur, des photos du Chinois avec sa famille, son épouse et ses enfants. Comme si Marguerite Duras n'avait jamais existé dans sa vie.

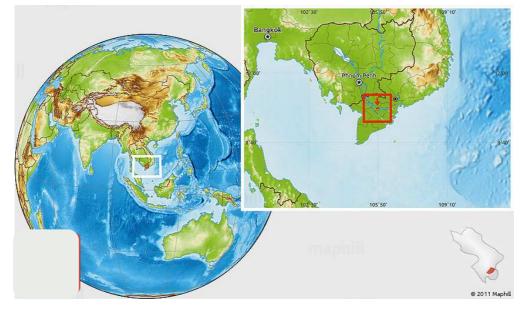
Je sors de la, encore une fois, un peu émue, un peu retournée d'avoir vu ça. Nous allons ensuite au marché de Sadec ou un monsieur devient notre guide du marché et nous fait goûter des ananas et un autre truc bizarre et pas très bon. Il nous montre tout du doigt, nous mime que ça se mange, est prêt à tout nous payer et nous pousse quand nous sommes sur le chemin des motos. J'essaye d'entamer une conversation avec lui, en lui demandant son prénom en

vietnamien mais je ne comprends pas un mot de ce qu'il raconte. Je me contente donc de dire « yes ok » et d'ouvrir grands les yeux en disant « Wa! » quand il me montre certaines choses. Nous rejoignons nos deux chauffeurs et rentrons à Vinh Long pour aller dans notre homestay.

Il faut prendre le ferry puis une jeune fille vient nous prendre à deux sur son scooter pour nous amener jusqu'à chez elle et sa famille. Le homestay est sympa : c'est l'occasion pour moi de déconnecter de tout et de profiter du hamac et du calme de la petite île. Nous dinons avec d'autres voyageurs et nous nous levons avant le lever du soleil pour aller voir le marché flottant de Cai Be.

Le soleil est magnifique quand il se lève sur le Mékong, le paysage est à couper le souffle, à l'inverse du marché flottant qui n'offre que peu d'intérêt à cette heure-ci. J'imagine que nous sommes arrivés trop tard (il est 8h30 quand nous arrivons au marché) et le marché lui-même n'est pas très grand... Nous faisons ensuite une grande balade en bateau et nous retournons dans la maison d'hôte ou je m'écroule sur le hamac pour une petite sieste. Je discute un peu avec un Allemand qui m'explique que 7 bières valent un steak et donc il faut que j'arrête le coca pour me mettre à la bière. Nous rigolons un peu, et c'est déjà l'heure de repartir pour Saigon...

Je regrette de ne pas avoir pu passer plus de temps dans le Delta du Mékong qui semble avoir un tas de choses à montrer... Tant pis, ça sera pour la prochaine fois. En attendant, je me plongerais dans l'œuvre de Marguerite Duras qui est capable de décrire à la perfection la moiteur du Delta, la lenteur toute asiatique du Mékong, la chaleur accablante et la poussière des routes.



## Présentation du récit

Ce récit a été écrit lors d'un voyage au Pérou dont le but était l'échange autour de la psychomotricité entre une école accueillant des enfants handicapés et des étudiants en psychomotricité. L'équipe était composée de quatre personnes: Susie, Basile, Armel et Marion. Ils ont voyagé dans tous le Pérou avant de commencer la mission dans l'école. Ce récit se situe pendant leur voyage.

### Le Machu Picchu

**Marion FAVRE** 



#### Mercredi 20 juillet 2011 : en route pour le Machu Picchu

Alexandro nous avait demandé d'être prêts pour 5h30, mais nous ne sommes partis qu'à 6h30... à cause d'un problème de voiture. Nous avons pendant ce temps fait connaissance avec les deux françaises qui allaient nous accompagner ces deux jours : Marion et Lucie (deux étudiantes en commerce de Dijon).

Après 1h de route, nous nous sommes arrêtés pour visiter Chincheron : petit village sympathique où il y a des ruines que nous n'avons pas vues parce qu'il faut le boleto.

Le second arrêt était à Urubamba. Il a fallu qu'on insiste pour trouver un endroit où laisser nos gros sacs. Alexandro nous avait dit « chez un ami » à lui, mais ça ne semblait plus possible (ou c'était des cracks...). Enfin il nous a quand même trouvé un hôtel sympathique.

Ensuite, nous avons repris la route pour Ollantaytambo. Encore un charmant petit village où nous avons pu apercevoir des ruines. Alexandro nous a proposé de boire une spécialité péruvienne, mais ça n'a pas été possible...

Nous avons ensuite pris une route pleine de virages, enfin d'épingles! où le conducteur se faisait plaisir. Alexandro nous a donné un *Sublime*, un paquet de *Soda* et une bouteille d'eau chacun (ce sera la seule des deux jours...).

Nouvel arrêt à 4000m dans un village (plutôt lieu-dit) Abra Malaga. Ici il fait très froid et il y a de la neige et ce n'est pas forcément joli... On repart par une route pleine de virages, qui va devenir piste pendant presque 3h.

On s'arrête à Santa Maria, le chauffeur met de l'eau sur ses roues et ça fait « pschiiii... ». Pas forcément rassurant, mais on repart au bout de 10 minutes.

Là commence le chemin en bord de falaise... C'est vertigineux, ça fait flipper et je trouve que le conducteur roule vite.





Arrêt obligatoire : on a crevé... Mais le conducteur est trop fort (apparemment étudiant en mécanique agricole) il change ça en 10 minutes.

On arrive à Santa Thérésa où Alexandro part en courant pour nous trouver un endroit où manger (on commence à se dire qu'il n'a rien réservé...). On mange une spécialité péruvienne donc j'ai oublié le nom... mais dans laquelle il y a du riz bien entendu!

On reprend la route (enfin le chemin au bord de la falaise) pour arriver à la station hydrauélectrica à 15h55. On s'inscrit sur le registre qui dit qui part à pieds pour Agua Caliente. Les derniers départs sont autorisés jusqu'à 16h, on est donc très limite! On laisse le conducteur

qui nous demande d'être là à 16h maximum le lendemain, il ne veut pas faire la route de nuit (enfin le chemin au bord de la falaise!) et ne semble pas avoir confiance en Alexandro.

On commence la rando vers Agua Caliente. Des français nous annoncent 2h30 à 3h de marche. Le chemin est en réalité la voie ferrée. Alexandro souhaite arriver avant le nuit et marche très vite. Une fois qu'on a pris le rythme ça va. Au final 2h15 de marche et arrivée en même temps que la nuit.

Une fois au centre d'Agua Caliente, Alexandro nous laisse 30 minutes pour aller chercher un hôtel (on pense une fois de plus qu'il n'avait pas réservé...) Mais au final, l'hôtel est super sympa.

On devait manger dans un restau français, il devait réserver, mais au dernier moment il nous dit que ce n'est pas possible, qu'il est trop cher. On mange dans un restau sympa, mais où on est servis très vite et où dans le menu il y a soit un dessert, soit une boisson. On a tous choisit le dessert (bananes cuites au chocolat!) et Alexandro refuse de nous payer l'eau... on doit se la payer nous-même.

On lui demande de réserver le train de 15h le lendemain pour retourner à la voiture parce qu'on n'a pas très envie de refaire cette rando et qu'on aura bien marché au Machu.

A peine finit de manger qu'il est déjà part!

On doit se débrouiller pour notre petit déj du lendemain 4h, il n'a rien prévu... On commence à déchanter.

On va se coucher, une longue journée nous attend.

#### Jeudi 21 juillet 2011 : Le Machu Picchu, la pluie, le train!

Nous nous sommes levés à 4h du matin pour attaquer l'ascension vers le Machu Plcchu à 4h30 avec nos frontales. Après 15 minutes de marche on s'est retrouvé bloqué devant une grille qui n'ouvrait qu'à 5h, pour la franchir il fallait les billets d'entrée au Machu, Alexandro ne peut donc pas monter avec nous.

Nous attaquons l'ascension de centaines de marches au seul éclairage de nos frontales. C'est dur ! Au bout de 30 marches, je lâche les autres pour monter à mon rythme. Il me faudra 50 minutes (contre plus d'une heure annoncée !). Nous sommes dans les premiers (avant les bus



touristiques!), mais il faut attendre 6h pour que le site ouvre. On présente nos passeports et

le sésame : à nous le Machu!

C'est magnifique et paisible, le jour est à peine levé, le Machu dans les brumes matinales. On

se dirige vers l'entrée du Huyna Picchu (petite montagne sur le site du Machu Picchu). On est

les premiers à attendre devant la grille qui n'ouvre qu'à 7h. L'ascension commence ; encore des

tonnes de marches... Je laisse partir les autres pour marcher à mon rythme et je prends des

tonnes de photos. Je pense à comment je vais pouvoir faire partager ces paysages magnifiques

à mes proches. Après 45 minutes d'ascension me voilà avec les autres sur le rocher le plus haut.

On est dans les 10 premiers, malgré ma marche lente, je ne me suis fait doubler que par un seul

groupe de personnes. On s'installe avec canard et le nain, puis on attend que la brume se

dégage du Machu. C'est magnifique, je ne suis pas sure de pouvoir le décrire avec des mots...

On redescend tranquillement à la file indienne derrière des dizaines de touristes en se tenant

à la rambarde rouillée parce que c'est très pentu. Je suis à la fois abasourdie par ce paysage, de

me trouver à l'autre bout du monde, sur ce site magnifique et triste de ne pas pouvoir partager

ça avec mon amoureux...

On retrouve un guide du Machu à l'entrée ainsi que les deux autres françaises qui ne sont pas

montées au Huayna (Alexandro n'a pas pu leur prendre d'entrée). Cette visite guidée est très

intéressante malgré les suppositions, mais il existe tellement peu d'infos sur les Incas...

Une fois la visite terminée, le guide nous invite à faire une petite ascension pour faire LA photo

des cartes postales. On a la flemme... mais la vue est tellement magnifique! Armel tient à faire

« une photo pour Elise » avec le lama le plus loin, à un endroit où l'on n'a pas le droit

d'accéder... Il commence à souler à vouloir toujours aller dans les endroits les plus dangereux,

les non autorisés... surtout qu'il faut toujours qu'un de nous el suive pour faire la photo...

On attaque ensuite la redescente vers Agua Caliente. Je me retrouve encore seule pour

marcher... Le groupe devant, Basile derrière qui en bave. C'est chiant de marcher seule, la

solitude pèse et Cédric me manque.

Une fois arrivé, Alexandro nous attend avec un pauvre sandwich, même pas d'eau alors que

nous sommes levés depuis 4h, qu'on a à peine petit déjeuner et fait que marcher! Et qu'on est

Association de Gérontologie du 11ème
9 Rue Gerbier – 75011 PARIS Tél : 01 43 48 02 20
http://ag11.fr/

25

censé remarcher 2h pour aller à la voiture, puisque pendant la visite avec le guide, Alexandro a appelé pour dire qu'il n'y avait plus de place pour redescendre en train....

On décide tous de le faire attendre et de s'acheter un hamburger.

On commence à prendre le chemin vers la voiture à 14h45, il est déjà trop tard pour être à la voiture à 16h... On décide d'aller voir s'il n'y a pas un train, personne n'a envie de marcher... Et il se met à pleuvoir... On trouve un train, mais pour Ollantaytambo et qui coûte 69\$... (J'ai oublié de préciser qu'au Machu tous les prix sont en dollars... ça dénature quelque peu le lieu....) On trouve ça cher, mais personne ne veut marcher sous la pluie, ni faire le chemin en bord de falaise en voiture, sous la pluie et de nuit... Les négociations avec Alexandro sont tendues. Il finit par nous lâcher quelques dollars pour que l'on prenne le train et prend le chemin seul sous la pluie pour rejoindre le chauffeur. Il nous dit qu'il nous récupère à Ollantaytambo avec le chauffeur.

On a trop traîné pour prendre nos billets de train, du coup on se sépare, les deux françaises prennent le premier train et nous quatre le suivant. On décide de se retrouver à Ollantaytambo pour boire un verre en attendant Alexandro. On est tous en tension, surtout Basile qui envoi chier Susie... Mais au moins ça me déconstipe! On découvre ensuite pourquoi le train nous coûte si cher! On a droit à une boisson et un petit encas, ainsi qu'une danse avec une personne déguisée bizarrement, un défilé de mode et une vente de vêtements du défilé. Ils sont beaux, mais les prix sont encore en dollars!

Une fois à Ollantaytambo on retrouve les filles et on passe une bonne soirée! On boit des coups : du *Pisco Sour* et on mange de bonnes pizzas. On pense que le restau devait fermer, mais on lui faisait son chiffre il est donc resté ouvert.

La voiture est arrivée, on est vite parti du restau (un peu comme des voleurs, mais en payant !). Le chauffeur a fait tampon, Alexandro ne nous a pas regardé, ni adressé la parole. On s'en voulait un peu, il avait l'air mal... En 30 minutes on est arrivé à Urubamba où il y avait notre hôtel. Les filles ont continué encore 2h dans cette ambiance pour arriver à Cusco. L'alcool nous ait très vite redescendu ! Notre hôtel était sympa on y a passé une bonne nuit reposante.







**Association de Gérontologie du 11**ème 9 Rue Gerbier – 75011 PARIS Tél : 01 43 48 02 20 http://ag11.fr/



### Ma France, des Ardennes au Pays Basque

Axel KAHN Extrait de *Pensées en chemin* 

#### Présentation de l'auteur :

Axel Kahn marcheur ? On le savait généticien, médecin, humaniste. On le découvre ici en randonneur de haut niveau, capable d'avaler deux mille kilomètres en parcourant « sa » France de la frontière belge dans les Ardennes à la frontière espagnole sur la côte atlantique, au Pays basque. Itinéraire buissonnier qui le conduit de la vallée de la Meuse à Saint-Jean-de-Luz, en passant par Vézelay, le Morvan, la Haute-Loire, les Causses et le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle pendant sept cents kilomètres.

Le livre qu'il a tiré de ce périple est plusieurs choses à la fois : un carnet de voyage curieux, drôle, rêveur, où nous sont contées les anecdotes d'une traversée haute en couleurs : une sorte de manuel d'histoire, où remontent à notre mémoire quelques-uns des lieux célèbres du passé de la France. Mais aussi une réflexion sur l'état de notre pays, la désertification de beaucoup de régions, la pauvreté de certaines, les effets ravageurs de la mondialisation. « Sécession », énonce-t-il : « J'appelle ainsi la rupture d'une partie de la population avec la vie politique ordinaire, l'apparente rationalité de son discours et ceux qui le tiennent ». Comme on voit, l'humaniste engagé n'a pas disparu derrière le marcheur.

Et puis ce livre est aussi l'occasion de rencontrer à chaque étape des hommes et des femmes qui racontent chacun un bout de la vraie France d'aujourd'hui, celle dont on n'entend jamais parler.

J'arrive enfin sur l'Aubrac, le second grand plateau granitique après la Margeride. Un peu moins élevé qu'elle en ce qui concerne leurs points culminants respectifs (1.551 et 1.469 mètres). L'Aubrac est aussi beaucoup moins boisé et moins sauvage. Sa source géologique est mixte, granitique sur son plateau, volcanique au niveau de ses monts, ce qui explique que le

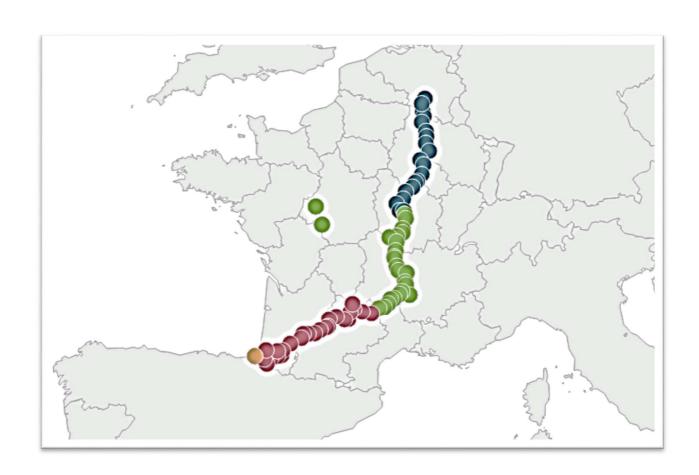
promeneur s'élevant sur le haut du plateau puisse découvrir de belles coulées basaltiques formant çà et là des orgues. L'Aubrac possède un cachet très particulier en ce qu'il a profondément été remanié de la main de l'homme. Jadis entièrement couvert de forêts, son déboisement pour les besoins de l'élevage a été presque total, sauf sur son versant aveyronnais qui descend sur le Lot. Cette transformation est le fruit de l'action des moines augustins installés à la Dômerie, hôpital d'Aubrac. La tradition veut qu'en 111+-1120 le seigneur flamand Adalard en route pour Compostelle ait été attaqué par des brigands dans la grande forêt d'Aubrac. A son retour, il faillit périr au même endroit dans une terrible tempête de neige. C'est de la sorte pour sécuriser l'endroit, accueillir et soigner les pèlerins, que ce seigneur finança la construction de l'hôpital qui fut confié aux moines. Comme cela était habituel, cette communauté reçut rapidement de nombreux dons et devint le principal propriétaire foncier du plateau. Elle eut de la sorte à cœur de valoriser ses possessions, c'est-à-dire d'y implanter la seule activité possible sur ces terrains pauvres soumis à un climat très rude, l'élevage, aujourd'hui presque exclusivement consacré aux bovins de la race aubrac, ces animaux élégants à la robe café-au-lait, aux belles cornes écartées et au regard presque tendre.

Sur les deux plateaux mais de manière plus systématique et plus développée en Aubrac qu'en Margeride, les pâtures sont délimitées par des murets de granit entre lesquels sont ménagés des chemins, certains d'entre eux de la dimension de larges drailles. Les ondulations des prairies à perte de vue, entre 1.100 et 1.300 mètres, apparaissent ainsi quadrillées par de belles pierres gris clair riches en cristaux de mica et de quartz, ce qui, au soleil, les amène à souligner d'un trait brillant les vastes étendues herbeuses incroyablement fleuries. En effet, l'hiver froid et prolongé, l'enneigement important, les forts écarts de température entre jour et nuit, le vent qui balaye en permanence ces surfaces où rien de l'arrête, semblent concourir à partir du mois de mai à une explosion florale d'une étonnante diversité dont j'ai évoqué la splendeur et la profusion sur les hauteurs de la Margeride et que je retrouve ici. Je m'efforce de photographier la plus grande variété possible de ces fleurs, de les identifier et d'en partager la grâce sur les réseaux sociaux.

Le Lasbros où j'ai fit étape, je parviens à Nasbinals, à plus de 1.100 mètres, en fin de matinée et décide de passer l'après-midi à découvrir des sites remarquables à distance du *Camino francés*. Je me rends en particulier à la cascade du Déroc, un petit ruisseau qui chute là d'une trentaine de mètres entre deux paliers du plateau. Le temps s'est mis durablement au beau, la

température est raîche et l'atmosphère, d'une limpidité parfaite. Ces conditions persistent le lendemain 1<sup>er</sup> juillet, jour où je quitte l'Aubrac et le massif central pour plonger dans la vallée du Lot jusqu'à Saint-Côme-d'Olt, en Aveyron et en région Midi-Pyrénées. Les sommets du massif par lequel je passe en ce petit matin transparent, les burons à la toiture rouge sur leurs pentes, les monts du Cantal plus lointains au nord, puis les grands Causses qui se découpent à la perfection au sud-est avant que la brume de chaleur ne les estompe, composent un tableau d'une violente beauté. Droit devant moi à l'est, au-delà de la profonde entaille du Lot encore dans le brouillard, je distingue nettement les plateaux du Rouergue et devine, plus loin, les Causses du Quercy vers lesquels je me dirige. Vivre ces instants, les ressentir, parvenir à être en résonance émotionnelle avec ses perceptions, m'amène logiquement à me demander si c'est cela, être heureux. Certes, la question du bonheur a été abordée par les philosophes depuis l'Antiquité et est ressassée jusqu'à l'écœurement par tout une presse et des auteurs qui surfent sur son caractère vendeur. Elle s'impose pourtant à moi.

Car cet « état de l'esprit » est induit par la réalisation d'un projet dont j'attendais exactement ce genre de satisfactions. De plus, ce projet est authentiquement le mien, il ne m'est pas octroyé, ne résulte pas d'une pulsion le cas échéant magnifique, voire sublime, mais à tout prendre banale. Nombre de philosophes, des épicuriens à Voltaire, placent prudemment le bonheur dans l'acceptation satisfaite de l'inévitable et dans la capacité de s'y sentir bien. « Cultivons notre jardin » en serait la clé la plus sûre. J'ai quant à moi plus de difficultés à faire mon deuil du projet qui m'apparaît le rai signe distinctif de l'agir humain. Persister dans son être, pour paraphraser Spinoza, est à l'évidence une des composantes du bonheur, animal aussi bien qu'humain. Or le projet est une dimension proprement humaine de l'être, si bien que le concept spinoziste devient compatible avec mon intuition. Selon elle, la capacité d'élaborer un projet raisonnablement personnel, projet dont on attend plaisirs et joies, dont on espère le bonheur; la détermination ensuite à le réaliser, à surmonter ce qui s'y oppose, peuvent nous approcher au plus près du bonheur lorsque cela donne les satisfactions auxquelles on aspirait et que l'on escomptait, c'est-à-dire lorsque ce que l'on ressent est en bonne adéquation avec ce que l'on désirait et espérait. Alors, bien entendu, il ne suffit peut-être pas de prendre le chemin et d'en éprouver, et au-delà, tout ce pour quoi on l'a pris pour prétendre à la fois avoir découvert la clé du bonheur et s'en être servi pour y entrer. Cependant, il était inévitable que cette question me vienne à l'esprit ce matin car, depuis deux mois, je crois être heureux.



## Présentation de l'auteure :



Louise Eugénie Alexandrine Marie David, plus connue sous le nom d'Alexandra David-Néel, née le 24 octobre 1868 à Saint-Mandé, morte à près de 101 ans le 8 septembre 1969 à Digne, de nationalités française et belge, est une orientaliste, tibétologue, chanteuse d'opéra, iournaliste, écrivaine et exploratrice francmaçonne et bouddhiste. Elle fut, en 1924, la première femme d'origine européenne à séjourner à Lhassa au Tibet, exploit dont les journaux se firent l'écho un an plus tard1 et qui contribua fortement à sa renommée, en plus de ses qualités personnelles et de son érudition.

### Lhassa

#### Alexandra DAVID-NEEL

Le progrès de la civilisation occidentale à Lhassa se manifeste par des parades militaires. Vêtus d'un uniforme kaki, précédés d'une fanfare qui joue, pas trop mal ma foi! Des airs populaires anglais, les soldats marchent, généralement, le pas à contre-mesure. Ils sont armés de vieux fusils anglais, encore très à la hauteur en Asie Centrale. Ils possèdent aussi quelques pièces d'artillerie de montagne qu'ils transportent sur des mules. Ces engins, courtauds, font leur joie. Ils les sortent à tout propos et hors de propos, les posent à terre avec mille précautions et les promènent orgueilleusement, de-ci, de-là, sur le champ de manœuvre, devant les balauds intéressés. Au cours d'un exercice, l'un des canons éclata, tuant quelques hommes, mais cet accident n'a pas diminué en rien l'amour, fait d'admiration, que les troupiers de Lhassa éprouvent pour ceux qui leur restent. Du reste, dans ce bienheureux pays, les événements de ce genre ne causent jamais une tristesse bien profonde. Il arrive même qu'ils soient considérés comme un excellent présage. Je rapporterai à ce sujet un fait qui s'et passé pendant mon séjour à Lhassa.

L'usage veut que, dans le premier mois de l'année, le gouvernement tibétain fasse interroger le sort de plusieurs façons, afin d'en déduire ce que celui-ci réserve à l'Etat et surtout à son chef, le Dalaï-lama. L'un de ces oracles s'obtient de la manière suivante : trois tentes sont plantées, dans chacune d'elles est enfermé un animal – une chèvre, un coq et un lièvre – qui portent, attachées au cou, des amulettes consacrées par le Dalaï-lama. Des hommes tirent à balle sur les tentes et s'il arrive qu'une des bêtes soit tuée ou blessée, cela signifie que le pays est menacé de calamités et que la santé ou même la vie du

souverain court un danger. Tous les lamas des monastères de Séra, de Galden et de Dépung sont alors convoqués dans la capitale, et pendant vingt jours y lisent les Saintes Ecritures et célèbrent différentes cérémonies pour neutraliser les influences néfastes.

Lorsque je me trouvais à Lhassa, les hommes chargés de procéder à cette épreuve tirèrent une vingtaine de coup sur les tentes – au lieu de quinze, qui est le nombre habituel – se servant de fusils anglais, chinois et tibétains. Aucun des animaux ne fut touché, ce qui parut du plus heureux augure. Par contre, l'un des fusils tibétains éclata, blessant grièvement le tireur qui mourut le lendemain. Au lieu d'être déploré, ce malheur ajouta à la valeur d l'oracle, qui fut considéré comme tout à fait favorable au Dalaï-lama. Un danger inconnu qui le menaçait venait d'être conjuré. Le démon ennemi avait satisfait sa férocité sur l'infortuné sujet du souverain et maintenant repu, n'était plus à redouter.

